

Quatrième dialogue franco-allemand de Bordeaux sur l'Europe

« 20^e anniversaire de la chute du Mur de Berlin - Bilan et perspectives pour l'Europe »
Vendredi 30 janvier 2009

La chute du mur – quelle Allemagne pour la France ?
Une introspection franco-allemande

Ingo Kolboom

1) Quand Joseph Rovin, ancien juif allemand devenu résistant français, fut libéré du camp de concentration de Dachau, il a lancé à ses compatriotes français un appel émouvant à la réconciliation et à la responsabilité pour une nouvelle Allemagne démocratique. L'Allemagne future, écrit-il le 1^{er} octobre 1945 dans la revue « Esprit », sera ainsi « *l'Allemagne de nos mérites* ». Et de conclure: « *Si la devise de la République n'exprime plus la vocation universelle de la France, en quel nom la Résistance a-t-elle résisté ? L'épouvantable plaie que l'Allemagne étale maintenant au cœur de l'Europe jugera l'œuvre des Nations. L'Allemagne de demain sera la mesure de nos mérites.* »

2) Permettez-moi de dédier les pensées suivantes à la mémoire de mon ami paternel Ernst Weisenfeld, Nestor des correspondants allemands à Paris après la deuxième guerre mondiale, journaliste et écrivain, mort ce 5 janvier. C'est lui qui m'apprit – par la voie de l'intelligence – que la division de la nation allemande en deux Etats-ennemis était à la fois une première garantie pour le rapprochement franco-allemand après la guerre ET une blessure profonde et durable dans les rapports entre la France et l'Allemagne de l'Ouest:

D'un côté, l'Allemagne divisée en deux réduisait les peurs françaises d'un voisin dont la force antérieure avait humilié et presque anéanti la France... et cette peur amoindrie fut la condition même du rapprochement franco-allemand dans le cadre de l'intégration ouest-européenne. De l'autre côté, ce déséquilibre dans la puissance qui ouvrit la voie vers l'équilibre "émotionnel" fut - à la longue – un cadeau empoisonné car il était un obstacle à toute normalisation franco-allemande.

En d'autres termes : Tant que cette scission durait, la France restait obsédée par la question « *Quelle Allemagne pour la France ?* », transformée en questionnement souvent agité sur les « incertitudes allemandes ». Car elle ne pouvait jamais croire que la question allemande fut close à jamais ! Et tant que cette scission durait, les rapports franco-allemands restaient déséquilibrés : d'un côté la France au statut formel de puissance victorieuse avec ses droits d'alliés à Berlin-Ouest et ses F.F.A, de l'autre une Allemagne formellement non-souveraine, pays de deuxième classe à jamais!

3) Mais en même temps – et j'ouvre la page d'un chapitre plus personnel – ce fut mon propre long pèlerinage franco-allemand qui - bien avant la chute du mur de Berlin - avait finalement ouvert la plaie de la scission allemande dans mon for intérieur, plaie cicatrisée à un moment donné mais finalement rouverte par la pluie douce-acide de la pensée française. Je m'explique :

Le parcours de ma génération née après-guerre mais baignant dans la foulée du Troisième Reich, fut un parcours d'amour-haine vis-à-vis de notre propre pays. Les instincts patriotiques inhérents à la jeunesse furent rapidement refoulés par le vertige

d'une découverte ahurissante : celle de l'abîme de notre histoire à nous qui fut celle de nos parents. Devenus étrangers à nous-mêmes, nous souffrions du peuple qui était le nôtre. Disons-le à travers les paroles de Hölderlin : « *Wehe dem Fremdling, der aus Liebe wandert, und zu solchem Volke kömmt, und dreifach wehe dem, der so wie ich, von grossem Schmerz getrieben, ein Bettler meiner Art, zu solchem Volke kömmt.* » - « *Malheur à l'étranger, poussé par l'amour, que le chemin conduit vers un tel peuple, et trois fois malheur à celui qui, comme moi poussé par une grande douleur, arrive comme un mendiant de mon espèce au milieu d'un tel peuple.* » (« Hypériorion »)

Je fus parmi ceux et celles qui prirent la route de France par « mal du pays » - au sens très concret du mot. Et ce fut la France, ce qu'elle a fait en nous et avec nous, qui adoucit nos scissions intérieures et qui calma la danse folle de nos pièces d'identités, un peu comme Kurt Tucholsky exprimait jadis, à travers son poème « Park Monceau », son soulagement d'avoir quitté l'Allemagne et son bien-être de vivre à Paris : « *Hier ist es hübsch. Hier kann ich ruhig träumen / Hier bin ich Mensch - und nicht nur Zivilist. [...] Ich sitze still und lasse mich bescheinen / und ruh von meinem Vaterlande aus.* » - « *Je peux rêver tranquillement, ici / Je suis un être humain, ici / Et pas seulement un civil [...] Je suis assis, tranquillement au soleil / Et me repose de ma patrie.* »

4) Mais cette résilience « exilée » fut trompeuse, les réalités allemandes nous rattrapèrent vite et la dispute avec nos pères-soldats nous transforma en fils-prêtres, assumant la division allemande et toutes les perversions humaines qui en sortaient, comme une sorte de punition salutaire, transformant cette auto-flagellation en sagesse politique. Car il s'agissait de sauver la paix et la détente, en acceptant la déchirure allemande comme prolongement assumé de nos propres pièces d'identité bric-à-brac. La guerre froide pour les Allemands a aussi été une guerre civile. La détente rendait cette guerre civile plus supportable, sans toutefois lui apporter de solution. Drôle de sagesse politique, n'est-ce pas? Lutter d'un côté pour une Europe occidentale sans frontières, sans barrière aucune entre Français et Allemands, et défendre de l'autre côté un mur au sein de l'Allemagne et de l'Europe séparant un peuple le long d'une frontière étatique et nationale, et dont la transgression était sanctionnée par des salves de mitraillettes.

5)

Mais la France, dont la volonté politique vivait avec ce mur aussi bien que les gouvernements allemands, fut pour nous – je parle en pluriel majestueux – un sage paradoxal : En même temps qu'elle nous apprenait le soulagement patriotique – le repos de notre patrie – elle nous souffla, à travers la réconciliation franco-allemande, un premier geste de réconciliation avec nous-mêmes, avec notre propre pays.

Je fus de ceux et de celles qui eurent un frisson timidement patriotique dans le dos en écoutant le Général de Gaulle dire dans son discours devant la jeunesse allemande, prononcé en allemand à Ludwigsburg, le 9 septembre 1962 : « *Sie alle beglückwünsche ich! Ich beglückwünsche Sie zunächst jung zu sein. [...] Ich beglückwünsche Sie ferner, junge Deutsche zu sein, das heißt Kinder eines großen Volkes. Jawohl, eines großen Volkes, das manchmal, im Laufe seiner Geschichte große Fehler begangen hat. Ein Volk, das aber auch der Welt geistige, wissenschaftliche, künstlerische, philosophische Wellen gespendet hat, ein Volk, das über die Erzeugnisse ihrer Erkundungskraft, ihrer Technik, seiner Technik und*

seiner Arbeit erreicht hat; ein Volk, das im friedlichen Werk wie auch in den Leiden des Krieges wahre Schätze an Mut, Disziplin und Organisation entfaltet hat. Das französische Volk weiß es voll zu würdigen, weil es auch weiß, was heißt, schaffensfreudig zu sein, zu geben und zu leiden. » - Voici la traduction française: « Quant à vous, je vous félicite! Je vous félicite, d'abord, d'être jeunes. [...] Je vous félicite, ensuite, d'être de jeunes Allemands, c'est-à-dire les enfants d'un grand peuple. Oui ! D'un grand peuple ! qui parfois, au cours de son Histoire, a commis de grandes fautes et causé de grands malheurs condamnables et condamnés. Mais qui, d'autre part, répandit de par le monde des vagues fécondes de pensée, de science, d'art, de philosophie, enrichit l'univers des produits innombrables de son invention, de sa technique et de son travail, déploya dans les œuvres de la paix et dans les épreuves de la guerre des trésors de courage, de discipline, d'organisation. Sachez que le peuple français n'hésite pas à le reconnaître, lui qui sait ce que c'est qu'entreprendre, faire effort, donner et souffrir. »

Les retombées de ce message pour le peuple allemand, et non pour la population ouest-allemande, restèrent longtemps cryptiques. Mais je les chérissais comme une énergie dormante. Et cette dernière vit – dans les années 1980 – à travers les peurs françaises des célèbres « incertitudes allemandes » de drôles de petits soubresauts.

Je m'explique :

6) Profondément convaincue du fait qu'on ne peut pas scinder à long terme une nation en deux, avec un mur au milieu, la France débattait sans cesse des spectres d'une réunification allemande – et à force de débattre de ce spectre en face d'un voisin inspirant de plus en plus la confiance, la population française finit par trouver la perspective d'une réunification allemande de plus en plus « normale ». Ainsi, y-eut-il dans les années 1980 un formidable changement de paradigmes dans les rapports franco-allemands au sein des sociétés, autour de la question allemande. Changement qui rattrapa la vision d'un Jean-Paul Sartre qui avait déclaré trente ans avant, le 3 octobre 1950, dans la *Stuttgarter Zeitung* qu'« une nation française qui aspire à l'union des pays européens devrait soutenir une Allemagne européenne dans sa reconstruction, en particulier dans la reconstruction de l'unité allemande, dans le cadre de la perspective internationale. » Et de continuer : « Je suis fermement convaincu que nous, en France, malgré l'occupation et la résistance, nous nous sommes fortement éloignés de cette 'haine sainte des Allemands' qui s'était si violemment manifestée au cours de la Première Guerre mondiale. Celui qui affirme que tout mal provient de l'Allemagne exprime une opinion quasi préhistorique. »

Changement de paradigmes longtemps refoulé par la classe politique française restant fidèle à la perception d'un glacis ouest-allemand, restant même aveugle devant les signes avant-coureurs d'une révolution qui transformera l'Europe tout entière.

Cependant, suite à cela, moi-même, militant franco-allemand « supranational » de la première heure, je me « normalisais » dans mon identité nationale allemande au rythme de ce débat franco-allemand. Être moi avec l'aide de l'autre et pas dans l'autre – le fleuve tranquille de ce retour vers moi-même emportait avec lui le bric-à-brac de mes pièces d'identités vers une certaine idée de l'Allemagne, une Allemagne non pas libérée de la charge d'un siècle abhorré mais résiliée.

7) Vint l'année 1989. Vint un tremblement de terre politique qui changea l'Europe tout entière en quelques mois. L'Allemagne d'abord grâce à une population dont le credo

prit une tonalité interallemande : « *Wir sind ein Volk* » - « *Nous sommes un seul peuple* ». Et grâce à un peuple en mouvement en Allemagne de l'Est faisant la première révolution démocratique et pacifique de l'histoire allemande – sans verser de sang !

Le hasard a voulu que lorsque le Mur s'est écroulé, je passe le week-end historique du 9 au 12 novembre à Berlin, la nuit historique du 9 au 10 sur le Mur de Berlin. Je fis alors partie de ceux qui vécurent cette métamorphose collective comme une métamorphose personnelle ; celle-ci dure toujours. Une métamorphose dont j'ai pu témoigner en direct, en 1990, le long d'un tour de France sur la place publique dans une douzaine de villes et de villages, à chaque fois devant des centaines de Françaises et de Français qui acclamaient les nouvelles certitudes allemandes.

Le bonheur de vivre personnellement, au meilleur moment de ma vie, une telle expérience historique m'apporta une nouvelle raison d'être. Dans la généalogie de ma famille, depuis mon grand-père, mort en France en 1917, je suis le premier à avoir pu vivre, au meilleur moment de la vie, une heureuse histoire allemande.

Je changeai de vie à la suite de ces événements, d'un fleuve à l'autre, du Rhin aux bords de l'Elbe, pour retourner dans la ville de ma famille maternelle, à Dresde. Aujourd'hui j'y vis, j'y travaille dans le franco-allemand et j'y suis devenu un « outre-elbien » normal. Malheureux parfois comme beaucoup d'autres, heureux parfois comme beaucoup d'autres. Mais je peux dire avec Goethe que je ne suis pas effrayé « *daß Deutschland eins werde [...] Eins, daß mein Reisekoffer durch alle deutschen Länder ungeöffnet / passieren könnte.* » ... « *que l'Allemagne devienne une [...] Une, afin que ma valise puisse traverser les pays allemands sans être ouverte.* »

Ajoutons, cependant, à cette voie intra-allemande de la valise une déviation de l'histoire : le fait que ma valise puisse traverser aujourd'hui les pays allemands sans être ouverte, n'est-il pas seulement dû aux courageux révolutionnaires est-allemands, mais aussi à une heureuse histoire franco-allemande qui fit en sorte que nos valises aient pu traverser le Rhin sans être ouvertes - bien avant la chute du Mur ?

8) Les premiers étudiants nés en 1989 assistent maintenant à mes cours à Dresde, en « Ex-RDA ». Ils ne connaissent rien d'autre que l'Allemagne « après-le-Mur », une Allemagne enfin résiliée, en phase normale, c'est-à-dire sans excitation quelconque, avec la France au sein d'une Europe unie. Ce qui restera pour moi un passionnant chapitre d'histoire vécue, n'est pour eux que de l'Histoire. N'est-ce pas la meilleure preuve d'une histoire allemande pour une fois réussie ?

« L'Allemagne de demain » dont rêvait Joseph Rovin en octobre 1945 est devenue l'Allemagne d'aujourd'hui et elle est la mesure des mérites de tous ceux qui avaient confiance en elle, la France parmi les premiers.

Prof. Dr. Dr. h.c. Ingo Kolboom, né en 1947, Professeur de civilisations francophones à l'Université de Dresde (Allemagne), Professeur associé au département d'histoire de l'Université de Montréal, Membre du Haut Conseil culturel franco-allemand. Cette intervention au Colloque franco-allemand de Bordeaux reprend certaines de ses idées thématiques dans son livre « Pièces d'identités. Signets d'une décennie allemande 1989-2000 » (Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal 2001, 206 pages). www.frankophonie.de